



PLAN
de
BÈGLES

Dressé par
L. MERCIER

1896

Etablissements publics,
Industriels,
et commerciaux.

1	Mairie	H.6
2	Eglise St Pierre	F.7
3	Poste et télégraphe	L.5
4	Grand séminaire	F.7
5	Station de Ch. de fer	F.4
6	Groupes scolaires	H.6
7	Grand séminaire	G.3
8	Petit séminaire	E.3
9	Fabrique d'allumettes	J.3
10	Raffinerie de St-Roch	H.4
11	Distillerie, Sucrerie	F.4
12	Sucrerie de la Gironde	H.6
13	Produits en liège perfectionnés	G.6
14	Distillerie	J.7
15	Produits chimiques et engrais de St-Roch	E.4
16	Dégraissage d'os	L.4
17	Usines d'entreprises M&L et cie	K.2
18	Fabrique de biscuits de luxe	J.1
19	Cordonnerie liquide	E.4
20	Manufacture d'outils et couteaux	J.4
21	Distillerie de grand	L.4
22	Etablissement de Bègles	H.1
23	d' Canton	H.6
24	Cheminée Bègles	D.2

POUR COMPRENDRE UNE PARTIE DE L'HISTOIRE URBAINE DE BÈGLES, POURQUOI NE PAS PLONGER DANS L'HISTOIRE DE SES QUARTIERS ?

LE SERVICE DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE URBAIN EN PROJET PROPOSE D'EXPLORER PLUS PARTICULIÈREMENT CEUX DE LA FERRADE, DE LA CASTAGNE ET DE LA RAZE, AU CŒUR D'ENJEUX PATRIMONIAUX. C'EST AUSSI L'OCCASION DE MONTRER L'ÉVOLUTION DES QUARTIERS QUI SE DÉVELOPPENT AUTOUR DE BORDEAUX, PORT DE LA LUNE, INSCRIT SUR LA LISTE DU PATRIMOINE MONDIAL EN 2007.

La Ferrade, la Castagne et la Raze sont trois quartiers du nord-ouest de Bègles structurés en îlots d'échoppes en pierre. À l'arrière des maisons, des puits et des jardins ombragés se juxtaposent sur des parcelles en lanière. Cette physionomie urbaine est héritée d'un découpage réalisé au début du XX^e siècle, moment fort de l'urbanisation et de l'industrialisation des boulevards bordelais.

À l'image de nombreuses communes de la périphérie, Bègles voit construire un habitat dense et resserré au cœur des prés et des vignes de grands domaines. Cette urbanisation rapide est une réponse à la demande de logements pour les ouvriers, les employés ou les commerçants venus travailler dans les usines, les manufactures et les marchés qui supplantent peu à peu la viticulture et le maraîchage. Ces quartiers illustrent ce changement de paysage, passé du rural à l'urbain en quelques décennies. Cette histoire est aussi perceptible dans l'évolution des réseaux viaires et hydrographiques.

Retour sur plusieurs siècles d'histoire de cet important territoire de Bègles.



DES DOMAINES AUX QUARTIERS
TRAJECTOIRES URBAINES DE LA FERRADE, DE LA CASTAGNE ET DE LA RAZE



Conception : Florian Grollmund, Anne-Laure Moniot, Sylvain Schoonbaert, Lella Cantal-Dupart architecture et patrimoine urbain en projet, Bordeaux Métropole.

Graphisme : Anaïs Peulet, architecture et du patrimoine urbain en projet, Bordeaux Métropole.

Illustration de couverture : La rue Basile Dubertrand avec, au fond, l'ancienne demeure de la Castagne, carte postale vers 1910 (collection particulière).

Plan : Plan de Bègles 1896 (archives Bordeaux Métropole).

Documents : Archives départementales de la Gironde, service régional de l'inventaire, collections particulières.

1 HISTOIRE DE RÉSEAUX

Les deux quartiers de la Castagne et de la Ferrade sont au cœur de réseaux hydrographiques et routiers, héritages de connexions et de franchissements présents dès l'Antiquité.

Deux axes anciens

Ils sont desservis par l'actuelle route de Toulouse, à l'ouest, et le cours Victor-Hugo à l'est qui traversent Bègles du nord au sud. La route de Toulouse est le tracé d'une voie romaine desservant Bordeaux par la rue Sainte-Catherine. Le cours Victor-Hugo est sans doute un chemin utilisé par l'abbaye de Sainte-Croix pour irriguer ses possessions dans la paroisse de Saint-Pierre de Bègles, dont les domaines de la Ferrade et de la Castagne. Depuis l'époque médiévale, ces deux routes majeures franchissent le ruisseau grâce à un pont de pierre.

Un cours d'eau, plusieurs noms

Si les eaux sont les mêmes, le ruisseau s'appelle d'Ars côté Talence et de Ladous côté Bègles. Cette coquetterie toponymique, fréquente dans la région, s'applique également aux différents ponts qui franchissent le cours d'eau. Ces deux toponymes sont anciens : Ars ferait référence aux arcs de l'aqueduc romain qui alimente Bordeaux en eau potable et Ladous à un lieu agricole à l'époque médiévale. Le ruisseau, qui prend sa source dans les landes de Pessac, se jette dans la Garonne après avoir traversé Bègles sans retenue particulière. Son utilisation sur la commune semble, jusqu'au XIX^e siècle, l'irrigation des terres et des pâturages.

Le ruisseau d'Ars, une frontière cachée

Le ruisseau n'est pas qu'une ressource, c'est aussi une frontière naturelle entre Bordeaux et Bègles depuis l'époque médiévale.

Au cours du XX^e siècle, des habitations se construisent toujours plus proches du ruisseau, là où s'étendaient des prés et des vignes. Cette situation provoque des inondations, relâchées chaque hiver dans la presse. En 1967, les riverains obtiennent de la Communauté urbaine de Bordeaux la canalisation de l'impétueux ruisseau d'Ars. Les habitants des quartiers de la Castagne et de la Ferrade, jadis copropriétaires d'une eau courante, le sont désormais pour moitié d'une dalle en béton recouverte de terre, disposition toujours de mise et ultime trace dans le paysage laissée par le ruisseau. Aujourd'hui s'il n'est plus visible à l'air libre, il est possible, pour le passant, de l'entendre dans sa canalisation.

2 DES MAISONS NOBLES QUI STRUCTURENT L'ESPACE

Au Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne, la partie comprise entre les ruisseaux de l'Eau Bourde et d'Ars est désignée dans les textes comme graves de Bordeaux, c'est-à-dire propice à la culture de la vigne. En découle la mise en place de domaines tournés vers cette monoculture.

Un océan de vigne

Des mentions de vignes au sud du ruisseau d'Ars apparaissent dans les textes au XIII^e siècle. Dès cette époque, les religieux (Saint-Michel, Saint-André, Sainte-Croix) sont maîtres des espaces viticoles qu'ils ont organisés en plantiers d'où émergent des maisons paysannes. À partir du XVI^e siècle, des notables bordelais investissent dans le vignoble suburbain en regroupant les parcelles autour d'une maison de maître : les «bourdieux» sont nés. Ils sont soumis à certains droits annuels et leur propriétaire, qu'il soit noble, bourgeois ou paysan, doit s'acquitter auprès des religieux d'une partie des récoltes ou des revenus qu'il tire de sa terre. Tout en conservant une certaine polyculture (jardin de subsistance, prés et terres), la vigne est dominante et s'étend parfois d'un seul tenant. Quelques vins sont remarqués, comme ceux appelés de la Raze de Bègles qui se vendent favorablement en primeur. A la Révolution des changements de main interviennent qui n'affectent pas l'intégrité des domaines. Ils conservent leurs bâtiments et leurs terres hérités des siècles passés. Entre 1811 et 1846, la Ferrade compte 5 hectares de vignes, soit près de 80% de sa surface cultivable. La situation est différente à la Castagne où les agréments et les bois remplacent les vignes au milieu du XIX^e siècle. Entre ces deux dates, la vigne passe de 345 à 300 hectares sur l'ensemble de la commune, elle a pratiquement disparu au XX^e siècle.



Extrait du plan terrier de la Castagne, dessin vers 1680 (archives départementales de la Gironde, 2F1 1760)

Ferrade et Castagne, deux maisons de campagne

À l'époque moderne, la Ferrade et la Castagne sont deux demeures qui se distinguent dans le paysage que l'on connaît grâce aux dessins réalisés par les religieux au XVII^e siècle. La Castagne comprend un étage et un comble, sa façade est ouverte par de grandes croisées et demi-croisées. À l'arrière, se trouve une dépendance avec deux ouvertures, probablement le cuvier ou le chai dont les bases subsistent rue Nungesser. Certains aménagements ont été réalisés en 1537 par Jean du Brano pour passer d'une maison à une demeure confortable : nouvelles fenêtres à croisées, cheminées – dont certaines «à claveaux» de pierre – ou encore des latrines. Deux arbres à fruits, peut-être des châtaigniers correspondant au toponyme, agrémentent l'ensemble.

À la Ferrade, les bâtiments sont imposants, organisés en L avec un corps de logis à un étage flanqué de deux pavillons. Deux ailes en retour renferment de vastes chais et cuiviers ainsi qu'une chapelle d'angle, le tout donnant sur une cour. Au sud, une allée plantée d'ormeaux dessert les pièces de vigne. Ces deux domaines correspondent à la vie des notables bordelais qui, jusqu'à la Révolution, conjuguent rentabilité des terres et séjours récréatifs hors du tohu-bohu citadin.

À la Castagne, une tour circulaire (remaniée au XIX^e siècle et restaurée dans les années 1980) subsiste côté jardin, vestige d'un pigeonnier.



Extrait du plan terrier de la Ferrade, dessin vers 1680 (archives départementales de la Gironde, H 227)

3 L'EFFERVESCENCE INDUSTRIELLE

Quand les boulevards sont ouverts à la circulation à partir de 1865, les communes de la périphérie de Bordeaux s'urbanisent à un rythme soutenu. À Bègles, les grandes parcelles des domaines de la Ferrade et de la Castagne deviennent attractives pour l'industrie et l'habitat.

Des routes et des voies

Au début du XX^e siècle, alors que de nouvelles rues quadrillent le quartier, deux voies anciennes sont conservées : le chemin du moulin d'Ars (aujourd'hui rue de Lauriol), qui relie d'ouest en est la route de Toulouse au cours Victor-Hugo ainsi que les rues qui contournent le domaine de Gaoutte Rouge pour desservir, au sud, les hameaux de Leysotte et de Birambis.

La Ferrade : chocolats, allumettes et habitat collectif

En 1866, la demeure et ses dépendances sont détruites, remplacées par une usine à fabriquer des conserves et du chocolat. La construction des bâtiments ruine l'affaire menée par la société Sarda et compagnie, mise en liquidation en 1874. L'année suivante, l'État se porte acquéreur et fait dresser des plans, à Paris, pour transformer les locaux en manufacture d'allumettes chimiques, l'une des 11 de France.

Entre 1882 et 1890, des agrandissements et des modernisations interviennent. Un grand séchoir, des ateliers de fabrication et d'emballage sont le théâtre du balai des 200 ouvriers – essentiellement des ouvrières – qui y travaillent sous les fumées de la cheminée de brique. Chaque famille est logée à proximité dans les nouveaux quartiers qui sortent de terre. **La rue Basile-Dubertrand** incarne cet élan, aménagée et lotie de 1900 à 1910.

Dans l'entre-deux-guerres, la manufacture et ses machines sont transférées dans l'ancienne usine Ford située à quelques centaines de mètres sur le boulevard Albert 1^{er}, côté bordelais. Dès lors, les bâtiments du cours Victor-Hugo servent d'entrepôt pour caisses d'allumettes. La Société d'exploitation industrielle des tabacs et allumettes (SEITA) s'en sépare définitivement au début des années 1960 avant sa destruction. En 1967, la résidence Anatole France est construite. La parcelle du domaine et de l'usine ainsi que l'ancien chemin viticole au sud, devenu rue Cremer sont conservés. L'année suivante, le conseil municipal rebaptise la rue des Allumettes qui la desservait rue Charles-Péguy.



La manufacture d'allumettes, entrée principale cours Victor Hugo, carte postale vers 1910 (collection particulière)



La Castagne

Le domaine de la Castagne a un tout autre destin. Propriété au XIX^e siècle de négociants fortunés de la place bordelaise (Abraham Sasportas puis Alexis Bosc), il perd peu à peu sa fonction viticole vers 1840 au profit de bois d'agrément et d'allées se reflétant dans les pièces d'eau.



En 1896, le vétérinaire Hippolyte Duluc s'en empare contre 40 000 francs. Une clause de l'acte de vente stipule « qu'il se propose de revendre par parcelles la propriété qu'il vient d'acquérir ». Quelques maisons sont construites dans le domaine lorsque le « négociant en immeubles » Joseph Verte rachète la Castagne en 1904. Ce spécialiste venu de Paris fait éditer vers 1906 un plan commercial figurant 292 lots prêts à bâtir donnant sur de nouvelles rues et places.

L'organisation des terrains présente une géométrie remarquable, rationaliste, faite de parcelles régulières en lanière de 200 à 250m² chacune avec façade sur rue de 6 mètres. Les premiers acheteurs sont employés ou commerçants, séduits par la promesse d'une proximité aux boulevards, aux tramways et à leur lieu de travail.

Cette opération d'aménagement vient compléter l'urbanisation débutée dès la fin du XIX^e siècle le long de la route de Toulouse et de la rue Victor-Hugo. C'est aussi un programme précurseur pour la société Verte et Néel qui rachète dans le même but, en 1908, le domaine du Grand Séminaire à la Raze (futur lotissement Saint-Paulin) et d'autres terrains bordant la route de Toulouse. À la Castagne, l'ancienne demeure et ses dépendances connaissent un lotissement progressif, d'abord en périphérie puis tout près



Plan du domaine de la Castagne, vers 1905 (collection particulière)

de leurs murs, pour aboutir aujourd'hui à leur disparition dans le tissu des maisons.

L'allure de l'ancien château ne nous est connu que par une carte postale de années 1900. Du plan initial du lotissement, les limites en fond de jardin subsistent, alors qu'une grande partie des parcelles mitoyennes ont été réunies au fil du temps, montrant les limites de ces petites habitations.

La biscuiterie du moulin d'Ars

Comme son nom ne l'indique pas, l'usine n'a rien à voir avec le moulin d'Ars à Talence, si ce n'est sa proximité géographique à une centaine de mètres au sud. En 1882, la nouvelle société Laporte, Thoumazeau, Nozère, Bruyère et compagnie fait construire une usine de biscuits composée de grands ateliers, de fours, d'un magasin et de bureaux.

À la fin du XIX^e siècle, la vogue des biscuits secs, venue d'Angleterre, déferle sur la France. La concurrence rude met à l'épreuve ceux qui se sont lancés dans la fabrication : au Moulin d'Ars, l'usine revendique des biscuits « de luxe » et fait éditer des publicités humoristiques sur des petits cartons (pour le côté visuel, un moulin à vent est représenté au lieu d'un moulin à eau...). La qualité des biscuits est toutefois reconnue par la presse spécialisée et par les médailles obtenues au fil des expositions. Dans les années 1930, l'usine du Moulin d'Ars est rachetée par la Société Anonyme Alsacienne qui procède à la modernisation des installations, tout en conservant près de 300 emplois. Après le transfert de la biscuiterie à Cestas en 1974, les locaux sont occupés par la fonderie Dormoy puis par une imprimerie, qui ferme tous deux vers l'an 2000. En 2004, les ateliers sont détruits pour laisser place à une résidence d'une centaine de logements. Seul le bâtiment administratif de la biscuiterie est conservé, arborant toujours les initiales entremêlées des fondateurs sur l'ographe de la porte d'entrée.



Cartons publicitaires pour la biscuiterie du moulin d'Ars, vers 1900 (collection particulière)

Dans la place

En réponse à la forte démographie et à l'urbanisation au sud des boulevards, les quartiers se sont urbanisés par un réseau de rues droites et de petites places. C'est le cas, à la Castagne, de la **place Fernand Dollet**, exutoire des rues Nungesser, Diderot, Jean-Jaurès et Basile Dubertrand. Autour de cette place triangulaire se trouvent des échoppes basses aux façades un peu plus décorées que dans les rues voisines, avec sobassements, baies, agrafes et corniches aux motifs floraux ou géométriques. Tout près au nord, la **place Branly** ne bénéficie pas du même traitement, avec un bâti plus lâche au nord-est, contrainte par l'urbanisation des parcelles en lanières qui a précédé son dessin. Ces espaces ont été longtemps un lieu animé investi par les forains lors des fêtes de quartier.

Des écoles pour les nouveaux quartiers

Des équipements publics ou privés se développent en quelques décennies seulement. L'un des premiers est une école privée, Sainte-Marie de la Ferrade, bénie en 1882 par le cardinal Donnet. Elle est construite sur l'ancien domaine du Bas-Luc dont elle reprend le plan en L. Les classes sur rue ainsi que la chapelle sont toujours visibles. En 1894, une antenne des postes (disparue) est créée à la Ferrade puis une crèche, en 1898, aux abords du cours Victor-Hugo. Celle-ci soulage les ouvrières de l'usine d'allumettes de l'État durant leur journée de travail. Elle ferme en 1934, peu après la délocalisation de l'usine sur les boulevards.

En 1901 et 1911, l'école maternelle de la Ferrade et le **groupe scolaire Berthelot** à la Raze sont construits et permettent aux enfants de rester proches de leur quartier pour suivre les leçons. Le groupe scolaire Berthelot, transformé en collège, conserve sa façade soignée en brique et pierre, signée de l'architecte Jules Savignac.

Âme des quartiers : les comités

Les syndicats de défense des quartiers de la Ferrade, de la Raze et de la Castagne (ancêtres des actuels comités de quartiers), sont respectivement créés en 1908, 1912 et 1927. Ils mettent en place des événements, comme le « Challenge de la Ferrade », course cycliste dans les rues du quartier initiée en 1925 et organisée par le Moto-Vélo Béglais (inscription au bar le Victor-Hugo chez M. Patier au **49 du cours Victor-Hugo**) ou encore des courses à pied. L'organisation des fêtes, souvent estivales, mène à la confection de chars et de repas. Moins prégnantes aujourd'hui, les festivités n'occulent pas les œuvres sociales, autre fondement des comités, dont l'aide aux déshérités est toujours accomplie.



Fêtes à la Raze, collection particulière Dagorne, 1970

Architectes et entrepreneurs en façade du cours Victor-Hugo...

Au long du cours Victor-Hugo, depuis le boulevard vers le sud, plusieurs bâtiments et immeubles attirent le regard. Au numéro **5 cours Victor-Hugo**, un petit immeuble en pierre à trois travées épouse un décor Art nouveau. Au rez-de-chaussée, le visiteur à la porte est surveillé par deux cygnes qui l'encadrent tandis qu'à l'étage, les balcons ventrus et chantournés conservent leur garde-corps en métal. L'habitation est exécutée vers 1900 par l'entrepreneur Jean Amblard sur les plans de l'architecte Henri Bourg qui tous deux apposent leurs signatures en façade. En 1906, loge ici la famille de Buzon, dont les deux fils Camille et Marius, sont artistes peintres. Un peu plus loin, un autre immeuble marque l'angle entre la rue Victor-Hugo et la rue Charles-Péguy. Construit en 1914, il fait alors face à l'ancienne usine d'allumettes, en pleine activité. C'est l'architecte Hector Loubatié, fils d'un commis en vin et d'une ouvrière des tabacs, qui réalise cet ensemble. Le décor rappelle les nombreuses réalisations similaires de cet architecte à Bordeaux, mettant en valeur des balcons à agrafes, de larges modillons ou encore des corbeaux sculptés, dont ceux de l'angle coupé soutiennent un étonnant conduit de cheminée extérieur. Avant cet immeuble, Loubatié avait réalisé des salles de loisirs : cinéma national Pathé à Bordeaux cours de l'Intendance (vers 1906), Pathé à Montpellier (1908) et le ciné-théâtre girondin (1914).



Le cours Victor Hugo et la maison Art nouveau, vers 1910 (collection particulière)

... à la rue Basile-Dubertrand

Depuis le cours Victor-Hugo, la rue Basile-Dubertrand dessert la place Dollet en pente douce. Ce dénivelé est accentué par la construction des échoppes qui, au fil de la rue, rattrapent la pente. L'architecture des maisons laisse apparaître quelques corniches et encadrements de baies à encor, sans excès toutefois. Les propriétaires, souvent modestes, font appel à partir de 1900 à l'entrepreneur Jules Taillefer pour bâtir leur échappe. Celui-ci grave son nom sur plusieurs façades sous les corniches, voire dans les tables décoratives. En 1906, Taillefer est au plus près de ses chantiers puisqu'il habite au numéro **17 de la rue Basile-Dubertrand** ! Cet espace rectiligne est aussi un lieu de jeux pour les enfants qui ont longtemps sauté d'un coup les escaliers dans leurs courses folles...

Les quartiers aujourd'hui : la ville en mouvement

Depuis une quinzaine d'années, les quartiers sont au cœur de profondes mutations : enjeux urbains autour des projets Terre-Neuve et Euratlantique ou encore enjeux sociaux avec l'arrivée de nouvelles populations. Finalement, l'histoire se répète. Grâce à l'ouverture des boulevards et à l'implantation des industries dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les quartiers sont nés et se sont densifiés. En perte de vitesse au cours dans les années 1970-2000, ils bénéficient au début du XXI^e siècle d'une nouvelle attractivité.

DURÉE DU PARCOURS

- À pied, 2h

TRANSPORTS EN COMMUN

- Depuis la route de Toulouse : Bus ligne 5, 20
- Depuis le cours Victor-Hugo : Bus ligne 15, 43

4 LA NAISSANCE DES QUARTIERS

Entre 1891 et 1921, Bègles passe de 10 000 habitants à près de 17 000. Cette population nouvelle, souvent étrangère à la commune – voire au département –, se répartit dans les quartiers d'échoppes récemment construits.

Dans les rues se croisent les employés de la Compagnie du Midi (SNCF), les ouvriers et ouvrières des allumettes de l'État ou encore des commerçants et artisans. Dès lors, Bègles se découpe en quartiers, petits villages supplantant le centre bourg en commerces et en services. Pour l'animation et la solidarité, des syndicats de défense des intérêts locaux voient le jour. Côté architectural, les rues offrent une fausse monotonie, ponctuées ici et là d'éléments remarquables.



Demeure de Gaoutte Rouge, façade côté jardin (photo Bob Guérin, vers 1980, service régional de l'inventaire)